

Composition chimique du chapitre 1

*5 ml de soude, 10 ml de dichlore,
2 g de bizutage
et 100 ml d'apparition mystérieuse*

En ce 12 septembre, l'Institution Royale Saint-Louis, située entre la Sorbonne et l'École de médecine, entamait pompeusement une nouvelle année scolaire 1842-1843. Le bâtiment bruissait au rythme de trois rentrées des classes : on accueillait d'abord les jeunes filles, puis les lycéens, et enfin, les étudiants de classe préparatoire.

Ces derniers se tenaient en rang dans la cour, formant une belle ligne droite de grands dadais de 19 ans. Ils venaient tous de Paris, sauf un, fraîchement débarqué de Franche-Comté. Ils étaient tous de très bonne famille, à l'exception du Franc-Comtois, fils de tanneur qui avait obtenu une bourse d'études. Ils étaient tous vêtus avec goût : redingote cintrée de belle matière, cravate savamment nouée et souliers à guêtres. Le boursier, lui, portait un pantalon de velours, un paletot, et une chemise aux manches tachées par les composants chimiques. Ils incarnaient tous le chic parisien, avec cette manière gracieuse de s'appuyer sur la hanche, ce teint blanc des jeunes gens qui ont grandi entre quatre murs lambrissés. De son côté, le Franc-Comtois avait été frotté par la bise qui soufflait du massif jurassien, battu par les orages d'été et doré par le soleil. Il en avait tiré des épaules larges, un teint légèrement hâlé, et dix bons centimètres de plus que ses camarades. Tous ces nouveaux venus chuchotaient nerveusement entre eux, hormis le provincial, qui se taisait, masquant son exaspération.

Il avait quitté sa province, appâté par les laboratoires étincelants, les microscopes surpuissants, les bibliothèques regorgeant d'antidotaire et de pharmacopées, qu'on devait certainement

trouver à tous les étages de cette école. Il était tellement impatient de commencer l'année qu'il avait débarqué deux jours avant tout le monde, avait choisi son lit dans le dortoir et visité le bâtiment des sous-sols au grenier.

Mais quand, enfin, élèves et professeurs étaient arrivés à leur tour, aucun d'eux ne s'était précipité dans les salles de classe. D'abord, ils avaient écouté un interminable discours de bienvenue. Puis ils s'étaient introduits les uns aux autres au cours d'un long buffet mondain. Pendant des heures, ils avaient échangé les derniers potins du Tout-Paris en se regardant la cravate d'un œil critique. Et le provincial, qui ne portait pas de cravate et n'avait été présenté par personne, rongait son frein.

En fin de journée, on aligna les nouveaux dans la cour. Le préfet les salua avec un sourire qui n'annonçait rien de bon. Le préfet était un étudiant de seconde année, chargé de la discipline dans l'école en dehors des heures de classe. Il passa en revue les arrivants, la prune allumée d'une lueur mauvaise. Le boursier s'aperçut que ses camarades cachaient à grande-peine leur appréhension. Quand il comprit qu'ils allaient devoir endurer une épreuve initiatique, il faillit pester tout haut. Au diable la jeunesse estudiantine et ses traditions de bizutage ! Quand est-ce qu'on se mettrait enfin au travail ?

Nul besoin d'introduire le préfet : tout le monde savait qu'il s'appelait Octave de La Meutte. Il devait sa place de préfet à un certain nombre de qualités. Il excellait dans l'art de l'escrime. Il était issu d'une très ancienne famille noble qui fréquentait le roi Louis-Philippe. Et surtout, il avait la plus belle moustache de l'école : dorée, brillante et bien fournie, élégamment recourbée en pointe, elle dessinait un deuxième sourire au-dessus de sa bouche toujours narquoise.

Octave prenait son temps, savourant l'emprise qu'il avait sur les nouveaux venus. Le soleil commençait à se coucher. Le provincial soupira intérieurement : une journée de perdue.

– Messieurs, je me réjouis de vous accueillir à l’Institution, dit enfin le préfet. Et pour fêter dignement votre arrivée, nous allons trinquer ensemble. J’offre la première tournée !

Les élèves frémirent. On allait certainement les obliger à avaler quelque ignoble tord-boyaux. Un des sous-fifres d’Octave lui apporta un bocal, que le préfet brandit devant eux. De loin, on aurait dit des oignons baignant dans la saumure. C’était en fait un des échantillons de la salle d’anatomie. Le bocal contenait une dizaine de globes oculaires flottant dans le formol.

– À la vôtre ! s’exclama joyeusement Octave.

Il déboucha le flacon et le tendit au premier élève de la rangée, qui le reçut en tremblant.

– Faisons un jeu à boire, voulez-vous ? continua le préfet. L’un d’entre vous commence à réciter la table des substances simples et composées de Lavoisier. Je suis sûr que vous la connaissez sur le bout de doigts. Dès qu’un joueur se trompe, ou est incapable de poursuivre, il boit à notre santé. Puis il passe le bocal à son camarade, qui prend la relève.

Aussitôt, les étudiants se mirent à fouiller frénétiquement leur mémoire à la recherche des éléments chimiques listés par Lavoisier. Cette table était présente dans tous les manuels de science. Les élèves la compulsaient régulièrement, mais qui aurait pu n’en retenir que la moitié ? Elle comportait une cinquantaine de substances simples aux noms ardues. Les pages suivantes listaient les résultats des combinaisons de ces substances entre elles selon les différents degrés d’oxydation, soit des pages et des pages d’éléments composés.

– J’oubliais l’essentiel, ajouta Octave. Si l’un d’entre vous a la chance de croquer un des yeux, la partie est gagnée et nous ferons fête au vainqueur. J’ai entendu dire qu’ils étaient un peu caoutchouteux, mais moelleux et fondants au cœur, et tout à fait délicieux.

Les nouvelles recrues réprimèrent un frisson de dégoût.

– Est-ce que je peux commencer ? dit une voix.

C'était le Franc-Comtois qui venait de parler. Une lueur d'espoir s'alluma dans le cœur de ses camarades lorsqu'ils virent ce grand type à l'allure fruste s'avancer et prendre le bocal. Peut-être que les yeux étaient une spécialité culinaire dans son pays. Il allait les gober un à un en se léchant les doigts, sauvant ainsi sa promotion.

Mais au lieu de goûter à l'horrible breuvage, ce dernier, comme prévu, commença à réciter les éléments simples de Lavoisier : le fluide igné, l'air empiréal, l'air déphlogistiqué, l'arsenic, l'antimoine, le radical muriatique, la magnésie... Les étudiants l'écoutaient, très attentifs, pour être capables de prendre la suite sans répéter un élément déjà cité. Seulement, le nouveau continuait, imperturbable. Après les substances simples, il était passé aux éléments composés du premier degré d'oxydation. À ce stade, Octave, agacé, fit un signe de la main à l'un de ses collègues, qui disparut et revint avec un manuel de chimie. Il compulsa la table à la fin de l'ouvrage et secoua la tête avec étonnement. Le jeune homme n'inventait rien. Il était proprement en train de réciter les feuillets, dans l'ordre. Un vent d'excitation passa dans le rang des bizutés.

Le soleil était définitivement derrière l'horizon lorsque le provincial, la gorge sèche, termina sa récitation. L'élève chargé de vérifier la conformité avec le manuel piquait du nez. La moustache d'Octave souriait toute seule. Au grand soulagement des premières années, il fit signe de remporter le bocal.

– Je vous félicite de votre réussite à cette épreuve, déclara-t-il froidement. Il se fait tard. Mes adjoints et moi allons souper et passer une soirée tranquille dans les dortoirs. Vous êtes invités à nous rejoindre. Vous devez être fatigués après cette longue journée.

Il fit mine de se diriger vers le réfectoire puis, se retournant, il ajouta :

– Oh ! j’oubliais un détail. La seconde épreuve. Je suis sûre qu’elle ne sera pour vous qu’une formalité, vu que vous semblez être une promotion exceptionnelle. C’est très simple : pour avoir le droit de franchir la porte, vous devrez nous rapporter l’écharpe d’une des jeunes filles qui étudient dans l’aile d’en face. Sans quoi, vous passerez la nuit dehors. Bonne soirée !

Les sous-fifres du préfet se jetèrent un regard mal à l’aise. L’Institution Royale était un établissement extrêmement progressiste, qui éduquait les jeunes filles jusqu’à l’âge de 17 ans. Bien entendu, l’école n’était pas mixte. Le bâtiment était divisé en deux ailes, qui se faisaient face comme deux vieux ennemis. Ces ailes ne communiquaient que par la cour, où se trouvaient actuellement les étudiants, et le grand hall, où le concierge veillait comme sur le dernier bastion de la vertu. L’école comptait deux entrées dans deux rues parallèles, deux réfectoires, deux sonneries, deux équipes pédagogiques. À la moindre pause, les garçons se pressaient aux carreaux et commentaient ce qu’ils apercevaient aux fenêtres d’en face, à grand renfort de plaisanteries salaces. De l’autre côté, les filles se tenaient le plus loin possible de la vitre. Elles faisaient mine de s’absorber dans leur broderie ou leur nature morte, tout en jetant des coups d’œil discrets vers la fenêtre. Parfois, une élève très délurée allait jusqu’à jeter un mouchoir ou une fleur en papier dans la cour, que les étudiants s’empressaient de ramasser à la récréation suivante. C’était là l’essentiel des relations entre les filles et les garçons de l’école.

Le défi d’Octave était donc tout simplement inconcevable. Les années précédentes, les bizutés avaient dû valser en sous-vêtements avec le squelette de la salle de science, ou courir après les grenouilles du laboratoire qu’on avait laissé s’échapper. Les étudiants se chuchotaient aussi l’histoire d’une farce mémorable qui impliquait un cadavre de la salle de dissection et le canari du doyen, mais cette anecdote appartenait sans doute à

la légende. Et pourtant, même cette fable semblait plus réaliste que la perspective de pénétrer dans le bâtiment des filles pour leur dérober une des écharpes de couleur qu'elles portaient au travers du buste.

Cette difficulté ne semblait pas troubler Octave, qui rentra tranquillement dans l'aile des garçons, fermant la porte à clé derrière lui. Dans la cour, les premières années se regardèrent, les bras ballants. La nuit était tombée. Il commençait à bruiner. Cette pluie fine menaçait de se changer en orage et de tambouriner toute la nuit.

Un des garçons releva le col de sa chemise, déclarant qu'il préférerait dormir à la belle étoile plutôt que de s'introduire par effraction dans l'école des filles. Le provincial, lui, n'était pas prêt à risquer la pneumonie par respect des conventions. Il traversa la cour et vérifia le loquet de la porte qui menait à l'aile d'en face. Il n'était pas tiré. Il rentra au sec. Une poignée d'élèves l'accompagna : un type capable de réciter l'intégralité des éléments chimiques découverts à ce jour méritait certainement qu'on le suive. Peut-être avait-il un tour de passe-passe en réserve pour récupérer une écharpe.

Le corridor de l'école était désert. Les garçons furent rassurés de constater qu'il était en tout point semblable au leur, avec les casiers pour recevoir le courrier et ranger les livres, le sol au dallage marron délavé, et le panneau d'affichage indiquant le menu du midi. Ils craignaient sans doute d'y trouver du papier peint avec des chatons, des tapis à fleurs et de la dentelle un peu partout.

Le nouveau regarda autour de lui. Il n'avait absolument pas l'intention de voler son écharpe à une pauvre élève. Il avait simplement décidé de passer la nuit sur un banc, au sec, avant de se présenter à la leçon de chimie le lendemain matin.

Il venait juste de s'allonger quand de lourds bruits de pas dérangèrent ses plans. Il ne fallait pas qu'il soit découvert : il

risquait d'être mis dehors sous la pluie ou pire, renvoyé avant même d'avoir commencé le semestre. Il se releva, ôta ses souliers et fila prestement dans le premier couloir, ses camarades moutonniers sur les talons.

Les jeunes gens avaient vidé les lieux lorsque la gouvernante qui chaperonnait l'école de filles déboucha dans le hall. Elle croisa ses bras musculeux, fronça son unique sourcil, et martela le sol du bout de sa botte cloutée. Finalement, elle haussa ses épaules, larges comme celles d'un fort des halles, et reprit sa ronde.

Pendant la demi-heure qui suivit, le petit groupe joua ainsi au chat et à la souris. Dès qu'ils entendaient le pas militaire de la gouvernante, les garçons filaient dans un autre couloir. La partie de cache-cache ne dura heureusement pas longtemps. À la nuit tombée, le tambourinement des bottes cessa. La gouvernante était certainement allée se coucher.

Le provincial s'allongea dans l'encadrement d'une fenêtre. La pleine lune diffusait une lumière pâle qui gênait un peu son sommeil, mais il était installé plus confortablement que le reste des premières années, qui grelotaient piteusement, le derrière posé sur les pavés détrempés de la cour. Ses camarades trouvèrent chacun un recoin où se rouler en boule. Bientôt, tous s'endormirent.

Dans sa loge, le concierge éteignit la lampe à huile. Mais au lieu de rejoindre sa chambre, il enfila une capeline noire. Vérifiant que personne ne le suivait, il s'engagea à pas de loup dans les couloirs de l'école.

Le nouveau fut réveillé en sursaut lorsqu'un hurlement perça le silence. Il tomba du rebord de la fenêtre et mit quelques secondes à se rappeler où il était. Il faisait encore nuit. Il était seul dans le couloir. Il se releva et se dirigea prudemment dans la direction du cri. Au loin, il aperçut un des garçons étendu sur le sol, la tête en sang. Il courut et s'agenouilla près

de lui. Le blessé était inconscient. Ses paupières battaient fébrilement. Deux autres jeunes gens qui dormaient non loin le rejoignirent.

Près des garçons se trouvait une porte. De l'autre côté de cette porte, trente jeunes filles s'étreignaient en tremblant. D'un même mouvement, elles s'étaient pressées derrière Constance, leur préfète.

Constance était chargée de la discipline auprès des lycéennes. Elle devait sa place de préfète à un certain nombre de qualités. Elle excellait dans toutes les matières. Elle venait d'une famille noble de très grand renom. Elle était jolie, gracieuse et modeste, et faisait preuve d'un savoir-vivre irréprochable. C'est donc tout naturellement qu'on lui avait confié la charge du dortoir et de ses vingt-neuf camarades de terminale. Néanmoins, il ne lui était jamais venu à l'idée que ses fonctions de préfète requéraient également qu'elle défende ses compagnes contre un danger inconnu au milieu de la nuit. Or, depuis le couloir, les jeunes filles avaient été réveillées par un hurlement glaçant, suivi d'une terrible cavalcade.

Constance hésitait à sortir, quand elle prit conscience qu'une élève de première s'était peut-être blessée. Sans plus balancer, elle enfila un peignoir, releva ses cheveux dans un foulard, et ouvrit la porte.

Pendant quelques secondes, elle resta pétrifiée, la main sur la poignée. Des garçons ! Dans l'école des filles ! En pleine nuit ! Les camarades qui se bouscuaient dans son dos s'évanouirent. Pour ne rien arranger, le garçon au centre du groupe était un terrible spécimen de la gent masculine. Même agenouillé, il lui parut immense. Vigoureux, bien charpenté, bronzé, il leva vers elle de grands yeux graves. Les autres étudiants près de lui avaient le bon goût d'être minces et pâles, un peu mous, et d'agiter leurs mains inquiètes en faisant des manières. En plissant un peu les yeux, on pouvait les imaginer en filles, c'était rassurant.

Mais celui-là, qui donnait des ordres à ses compagnons comme si la terre lui appartenait, il était impossible de le regarder sans se troubler.

Enfin, Constance aperçut la flaque de sang et l'élève allongé dedans. Elle crut qu'elle allait s'évanouir elle aussi. Elle secoua la tête et reprit ses esprits. Constance ne manquait jamais une occasion de se rendre utile. Bien qu'elle réprouvât au plus haut point la présence des étudiants dans son couloir, elle s'avança et proposa son aide.

Le nouveau observait la plaie. Le blessé avait certainement une commotion cérébrale. L'os occipital avait été heurté, provoquant une onde de choc qui s'était propagée de manière concentrique dans le liquide céphalo-rachidien. Elle avait entraîné un dysfonctionnement temporaire de la substance réticulée ascendante, d'où la perte de conscience. Il ordonna à ses camarades de maintenir le blessé en position assise. Il lui tâta les membres, vérifiant qu'il ne s'était pas abîmé ailleurs. Puis la porte s'était ouverte, et du coin de l'œil, le provincial avait aperçu un tas de jeunes filles qui s'évanouissaient. C'était malin. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'elles n'allaient pas elles aussi s'ouvrir la tête. L'une d'elles, visiblement plus dégourdie, s'était approchée. Le provincial venait de déchirer un morceau de sa manche de chemise pour arrêter le sang, et ça ne faisait pas très bien l'affaire.

– Est-ce que vous auriez des bandes de linge ou des compresses ? lui demanda-t-il.

Elle secoua négativement la tête, mais ajouta : « je vais voir ce que je peux trouver ». Une minute plus tard, elle revenait avec son écharpe.

– Est-ce que ça irait ? J'ai aussi des foulards (et des bas de laine, pensa-t-elle, mais elle garda cette information pour elle. Elle n'allait certainement pas évoquer ses dessous avec un garçon !)

Le garçon prit l'écharpe avec un petit rire. Constance se demanda ce qui provoquait son allégresse. Il enturbanna la tête du blessé et se releva, portant l'étudiant sous le bras sans difficulté.

Aussitôt les camarades qui l'accompagnaient s'excusèrent du dérangement avec force courbettes et sourires. Constance répondit par une courte révérence, en restant la plus digne possible. Le grand jeune homme lui adressa un sourire en coin et un petit salut de la tête. Quel culot ! Elle n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi cavalier. Elle referma la porte avec humeur et s'assit sur le premier lit venu, le cœur battant.

Le petit groupe quitta le couloir, traversa la cour et toqua à la porte du bâtiment des garçons. On mit du temps avant d'ouvrir. Enfin, Octave pointa un nez ennuyé dans l'entrebâillement. Il jeta un œil au garçon à demi conscient, le front ensanglanté, et déclara :

– Si c'est pour un petit bobo, ne croyez pas que les règles changent, je ne vous ouvre pas. Pour rentrer, il me faut une écharpe.

Sans un mot, le nouveau pointa du doigt le turban sur la tête du blessé. Octave perdit son sourire et ouvrit la porte de mauvaise grâce. Tout le monde s'engouffra dans l'école, les uns satisfaits de quitter le froid et la pluie, les autres plus soulagés encore de s'éloigner de ces jeunes filles en chemises de nuit.

Pendant que les étudiants rejoignaient leur dortoir, le provincial porta le blessé jusqu'à l'infirmerie. C'était une des rares pièces de l'établissement qu'il n'avait pas encore explorées. Le lieu était sinistre. Dans la salle immense, des dizaines de lits étaient alignés le long du mur. Le carrelage en grès, trop souvent imbibé de sang, portait des traces indélébiles, témoignages d'événements sordides. Une vague odeur de chairs pourries flottait dans l'air. Dans le fond, une silhouette maussade et débraillée apparut.

– Qu'est-ce que c'est ? cria le médecin.

Le provincial répondit qu'il accompagnait un camarade blessé à la tête. En grommelant, le médecin enfila un tablier gris de crasse. Il allongea l'élève et lui défit son turban.

Le nouveau observait avec intérêt. D'ordinaire peu causant, il ne pouvait s'empêcher d'interroger chaque action : à quoi servait cette solution ? Quel type de pansement était-ce là ? Comment évaluer les risques d'infection ? Le provincial s'étonna également de la taille de l'infirmerie. Le médecin leva les yeux au ciel.

– L'école n'a pas rouvert ses portes depuis vingt-quatre heures, que vous m'amenez déjà un mioche qui fuit par la tête. À partir de maintenant, vous allez passer votre temps à courir dans les escaliers, vous percer avec des fleurets, avaler des solutions chimiques par mégarde, tomber de cheval, et me déranger pendant mes nuits et mes siestes. Et je ne veux même pas parler des épidémies. À la dernière attaque de choléra, nous avons dû annexer deux classes et ajouter cinquante lits.

Le nouveau hocha la tête. Cette épidémie avait ravagé la France il y a dix ans, alors qu'il était encore enfant. Il avait été fasciné par cette maladie contagieuse, sorte de monstre infectieux, invisible et invincible, capable de décimer des populations entières.

Le médecin noua le bandage, tout en continuant à prédire une hécatombe pour l'année scolaire à venir. Le jeune blessé revenait à lui. Mais au lieu de reprendre connaissance avec grâce, en battant des yeux et en interrogeant d'une voix faible : « où suis-je ? », il décida de se redresser d'un coup, hurlant à pleins poumons et griffant furieusement l'air devant lui. Le médecin jura et tenta de le contenir. Le nouveau vint à sa rescousse. Le blessé était déchaîné :

– La bête ! La bête ! Faites attention ! Cachez-vous ! Ah ! ah ! ah ! ah ! mais non, ça ne sert à rien. Ses yeux jaunes voient dans l'obscurité !

– Voilà qu’il délire, marmonna le médecin. Tenez-le bien, je vais lui chercher de quoi faire de beaux rêves.

Il revint avec une bouteille d’éther, dont il imbiba un chiffon qu’il passa sous le nez du blessé. Le garçon tourna de l’œil et s’affaissa contre l’oreiller.

– Est-ce qu’il y a un animal dans l’école ? demanda le nouveau.

– Quelle bêtise ! Sa tête a heurté le sol et il a perdu beaucoup de sang. Les fibres de son cerveau se sont asséchées et les vaisseaux vibrent à vide, voilà tout, bougonna le médecin.

Par précaution, il inspecta tout de même le corps du garçon, n’y trouvant aucune trace de morsure, plaie ou contusion. D’un air pensif, le provincial considéra son camarade endormi. Malgré le puissant narcotique, ses mains continuaient de trembler. Lorsque le nouveau quitta l’infirmierie, le blessé gémissait encore dans son sommeil.

*

Le lendemain de cette nuit agitée, Constance se leva sur une difficulté. Comment sortir sans son écharpe ? Les élèves de l’école portaient toutes le même uniforme. Comme ses camarades de promotion, Constance arborait une écharpe bleue, sur laquelle étaient cousus les écussons glanés au cours de sa scolarité. Qu’allaient dire ses professeurs ? Elle ne pouvait certainement pas avouer avoir donné l’écharpe à un garçon. Certes, elle avait agi charitablement. Mais l’histoire allait circuler, se déformer, et entacher sa réputation.

Constance tournait autour de son lit. Heureusement, ce souci l’avait réveillée bien avant ses camarades, qui dormaient encore profondément. Dans le silence paisible du dortoir, elle perçut un très léger bruit du côté de l’entrée. Que se passait-il encore ? Elle s’approcha. Quelque chose était en train de se

glisser sous la porte. Un bout de tissu bleu. Son écharpe rejoignait le dortoir.

Outrée, Constance ouvrit d'un coup la porte. Le garçon de la veille était à genoux dans le couloir, en train d'introduire l'écharpe sous le pas de la porte. Décidément, quel toupet ! Le voilà qui se promenait à nouveau devant le dortoir des filles à une heure indue. Et bien entendu, il n'était pas plus présentable que la veille. Il portait encore sa chemise déchirée et tachée de sang. Ses cheveux étaient en bataille. Dieu sait à quoi il venait de passer la nuit.

Le garçon se releva et lui sourit. Il ne s'excusa pas, ne prit pas un air embarrassé. Non, il se tenait dans l'embrasure de la porte, haut de deux bonnes têtes de plus qu'elle, et il lui souriait. Un instant, Constance fut traversée de l'idée saugrenue que l'école lui appartenait. Et peut-être Paris, aussi. Il agissait comme s'il était partout chez lui. S'il avait décidé d'entrer au Palais-Royal pour visiter la chambre du roi, il se serait sans doute présenté devant la grille, sans cravate, ayant oublié son chapeau, et saluant le garde comme s'il le connaissait. Et ce dernier, déconcerté, lui aurait tenu la porte.

Le garçon inclina le buste vers elle. Il tournait le dos à la fenêtre du couloir, si bien que Constance se trouva engouffrée dans son ombre. Son visage était très près du sien. Il lui dit tout bas, de peur de réveiller les autres élèves :

– Je vous rapporte votre écharpe. Je suis bien content, il n'y a plus une tache. Ça n'a pas été sans mal. Figurez-vous que j'ai commencé avec un alcali, cependant l'ammoniaque ne dissout pas les particules de sang. L'acide tartrique est beaucoup plus efficace. Mais ce qui marche le mieux, c'est le tétraborate de sodium décahydraté. Étonnant, n'est-ce pas ?

Constance ne voyait pas quoi répondre à cela, alors elle haussa les sourcils en prenant l'air le plus réprobateur possible. Sans se troubler, le garçon ajouta :

– Mais voulez-vous voir quelque chose d'encore plus surprenant ? Suivez-moi.

Il fit demi-tour et se dirigea vers l'escalier. Constance leva les sourcils un cran plus haut. Le garçon semblait s'imaginer qu'elle allait le suivre hors du dortoir. Vraiment, il ne doutait de rien. Arrivé au bout du couloir, il lui fit un petit signe de la main. Constance regarda nerveusement autour d'elle et, sans comprendre cette impulsion, rejoignit le garçon sur la pointe des pieds. Il s'était accroupi contre le mur.

– Vous voyez ? dit-il.

Du doigt, il indiquait une large entaille faite dans le bois, sur le lambris qui couvrait le mur.

– Ce sont des traces de griffes, expliqua-t-il. Elles sont très fraîches : le bois n'a pas encore changé de couleur et il y a un peu de sciure par terre, alors qu'il doit y avoir beaucoup de passage dans ce couloir. Je pense que la marque date de la nuit dernière. Mais ce n'est pas le mieux.

Le garçon semblait passionné par son panneau de bois. Ses yeux brillaient. Constance levait constamment le nez, inquiète à l'idée d'être surprise.

– C'est clairement l'empreinte d'un animal. Vous voyez la forme ? poursuivit-il. On distingue cinq rainures qui ne partent pas du même niveau, et ici, on voit la trace de la paume. Est-ce que vous vous rendez compte ?

Constance se rendait surtout compte que ses camarades allaient bientôt se lever, et que le jeune homme ne pouvait pas rester là.

– Aucun mammifère que je connais n'a ce type d'empreinte. C'est une bête à cinq doigts. Comme les hommes, elle est plantigrade, c'est-à-dire qu'elle pose la plante du pied et le métatarse au sol. Vu l'orientation des griffes, on dirait une empreinte de loup. Mais les loups sont digitigrades : ils ne posent que quatre doigts au sol. Et puis les traces sont bien trop larges

et profondes. Un ours, oui, peut-être. Ils ont cinq doigts et sont plantigrades. Mais leurs griffes sont en ligne, pas en pelote comme ici. Bref, cette empreinte serait celle d'un énorme loup plantigrade à cinq doigts. Impossible !

Constance dut reconnaître qu'elle était intriguée malgré elle. Mais toutes les empreintes du monde ne justifiaient pas la présence d'un garçon devant le dortoir des filles, à l'aube. La préfète remercia le jeune homme de lui avoir rapporté son écharpe, et prit congé. En rejoignant le dortoir, elle réalisa qu'il venait sans doute de passer la nuit à faire disparaître les taches. Touchée, elle se retourna et ajouta :

– Nous ne nous sommes pas présentés. Je suis mademoiselle Constance de Villeneuve-Letang.

– Louis Pasteur. Appelez-moi Louis.

L'appeler par son prénom ! Constance leva les yeux au ciel. Ce jeune homme était irrécupérable.

Louis eut tout juste le temps de rejoindre son dortoir et d'enfiler une chemise propre avant que la matinée de cours ne commence. La journée s'ouvrait par une leçon de chimie, sa matière préférée. L'enseignant s'appelait M. Ragoût. Dans le but sans doute de prévenir les plaisanteries faciles sur son nom de famille, il était devenu le professeur le plus sévère de toute l'école. Il posait sur ses élèves un regard toujours noir, ombragé par des sourcils broussailleux perpétuellement froncés. Il ne parlait que par menaces, en dardant sa barbe hirsute en direction de la classe. Et lorsqu'il était vraiment en colère, les touffes de poils bouclés qui jaillissaient de ses oreilles se redressaient verticalement.

D'une voix mordante, M. Ragoût annonça que les étudiants devaient choisir un sujet d'étude, qui les occuperait jusqu'à l'été. Ce domaine de recherche déterminerait l'ensemble de leurs notes de l'année, le thème de leur soutenance, et toute leur carrière scientifique à venir.

– Je vous accorde dix minutes pour trouver ce sujet et me l'annoncer, conclut-il.

Et, sans attendre les dix minutes promises, il se mit à interroger les étudiants sur leur domaine de recherche. Les jeunes gens se décomposèrent. Pressés par le professeur, beaucoup proposèrent d'une voix tremblante des thématiques complètement farfelues. Cela donnait des sujets comme : « le panspermisme ubiquitaire alcaloïde », ou « l'air déphlogistiqué en chimie pneumatique », ou « l'électrolyse de la nitroglycérine », ou « la stœchiométrie des gaz septiques et mercuriels ».

Le professeur les notait avec soin dans son carnet, en leur rappelant qu'ils ne pourraient pas changer de titre lorsqu'ils se présenteraient à la soutenance de fin d'année devant l'ensemble du corps professoral. Il arriva au niveau de Louis Pasteur.

– Je vais faire mes recherches sur la bière, annonça ce dernier.

M. Ragoût manqua de s'étrangler devant tant d'insolence. Il rappela sèchement au jeune homme qu'il se trouvait dans un cours de chimie.

– Je veux étudier et maîtriser le phénomène de la fermentation, expliqua Louis.

– La fermentation ! s'exclama le professeur. On ajoute des levures dans du jus de raisin, du jus de pomme ou du malt, et on obtient du vin, du cidre ou de la bière ! Voilà tout ! Qu'y a-t-il d'autre à en tirer, je vous le demande ?

– Eh bien ! comment fonctionne cette transformation ? Qu'est-ce qui la déclenche ? Peut-on la contrôler ou l'améliorer ? Selon moi, la chimie n'est intéressante que si on lui trouve des applications dans la vie quotidienne.

Le professeur retroussa le nez devant cette conception si populaire de la chimie. Lui-même prônait la science pour la science. Il était fier de publier des théories pompeuses regorgeant de tournures savantes, qui s'interrogeaient sur le sens

de la vie moléculaire. À ses yeux, un grand chimiste restait le nez dans les livres, et ne se salissait pas les mains à mélanger des solutions toxiques et noter platement le résultat de ses observations. Évidemment, on ne pouvait pas attendre un tel raffinement de la part d'un provincial boursier. Avec un sourire mauvais, il nota le sujet d'étude de Louis Pasteur, bien certain que ses recherches ne le mèneraient nulle part.

Louis avait toujours sur lui un petit journal, dans lequel il notait ses observations quotidiennes. À la fin de cette première journée de classe, il rédigea une longue note passionnante. Il avait découvert l'effet de la tinkalite sur les taches de sang. Il devait étudier les empreintes d'un mystérieux animal, et commencer ses recherches sur la fermentation. Enfin, il songeait à observer de plus près la gent féminine, depuis sa rencontre avec l'une de ses représentantes, une jeune femme capable de hausser les sourcils à une hauteur impressionnante. Le monde était plein de sujets d'étude palpitants et de nouveaux territoires à découvrir, et l'année scolaire venait enfin de commencer.